

Au tribunal

Autor(en): **M.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 16

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217163>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sait avant qu'il ait réussi à allumer le réchaud à gaz pour faire son café.

— Poison de métier ! s'écria-t-il en frottant sa dernière phosphorique; c'te fois j'en ai assez ! Y a pas à dire, c'est rudement vrai quand on dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ! »

Et, comme il n'y avait pas encore de *Feuille d'Avis* à ce moment-là, Adam s'en alla au jardin, arracha une plume à un oiseau du paradis, la tailla, et, de sa plus belle ronde, confectionna l'écrétaire suivant, sur le verso d'un tableau réclame de « Bourgeois de sapin » :

ATTENTION !

Jeune homme de bonne famille, seul sur la terre, ayant des goûts modestes et du bien au soleil, engagerait une jeune fille pour aider au ménage, éventuellement pour mariage. Fortune pas nécessaire. Se présenter personnellement au rez-de-chaussée, première porte à gauche. Sonnez fort ! Prenez garde aux serpents !

Cette affiche fut pendue à la grille du Paradis, et Adam attendit les événements, le cœur palpitant. Deux fois, déjà, il avait eu une alerte. Croyant qu'on avait sonné, il s'était vite regardé dans la glace pour voir si sa feuille de vigne était convenable, puis était sorti tout « grebolant » de peur.

C'était un serpent à sonnette qui lui avait fait cette frayeur.

Dzim ! Dzim ! Dzim !

— Ça y est, c'te fois !

Adam, tout émotionné, sort en courant et se heurte, dans le corridor, à une puissante luronne.

— Vous m'excuserez, Mademoiselle, mais on n'y voit pas tant clair par là. Je ne vous ai pas fait mal, au moins ?

— Pas seulement ! Est-ce ici qu'on demande une jeune fille pour tout faire ?

— Peut-être bien que oui. Entrez-voir !

C'était une bonne fille, toute simplette, si tellement même qu'elle n'avait mis qu'un léger gredon en cotonne, et encore qu'il lui était trop petit.

— Ça va bien, se dit Adam; elle veut au moins pas me ruiner avec ses toilettes.

Et, pour entrer dans ses bonnes grâces, il va à la boulangerie, revient avec le bocal des caramels à la bise, et lui dit :

— Piquez-en voir une !

C'était Eve, une fille du même village, orpheline de père et mère; personne ne savait au juste comment elle était là. D'après son accent, elle devait venir de La Côte. En tout cas, elle avait rude bonne façon.

Adam et Eve avaient d'abord eu fait de s'arranger. Elle s'occupait du jardin, qui en avait bien besoin. Du premier coup, elle avait vu que ça manquait de branlettes, sans compter qu'il n'y avait pas même un carreau de rhubarbe.

— C'était le moment que j'arrive, se dit Eve.

Elle donnait aussi aux poules, raccommodait les camisoles d'Adam et lui repassait ses feuilles de vigne pour le dimanche. Comme elle était toute seule, n'ayant personne pour « cotterger », elle faisait un tas d'ouvrage, qu'Adam en était tout content et finit par l'épouser.

Une noce toute simple.

— A quoi bon faire du fla-fla, se dit Adam, puisqu'il n'y a personne qu'on pourrait faire « bisquer » !

Et le soir, après avoir fait un tour dans le Paradis, et grignoté quelques groseilles, ils allèrent se coucher, après avoir bien « cotté le cédar ».

Pour commencer, le ménage allait joliment bien. Eve était travailleuse. Lui, n'allait jamais à la pinte, et comme ils ne payaient point de loyer ils mettaient joliment d'argent de côté ! Mais, au bout d'une lune de miel de trois semaines, une « niaise éclata » entre les deux époux pour une pécadille de rien du tout.

Adam avait planté un pommier d'une nouvelle sorte, et justement cet été-là la première pomme allait être mûre. Adam était curieux de sa-

voir si ce serait une « bovarde » ou bien une « chataigne ». Il se réjouissait de goûter cette première pomme et il avait défendu à sa femme d'y toucher.

Mais Eve, curieuse et gourmande — comme toutes les femmes le sont... depuis — avait déjà reluqué le fruit défendu, et mangé la pomme.

Mais Adam s'était méfié. Il chercha sa femme dans le jardin :

— Eve, où es-tu ?

— Hou-hou ! coucou !..

— Où te tiens-tu, finalement ?

— Ici, mais je ne peux pas venir, je suis toute « coffe » !

Adam finit par trouver sa femme, en train de croquer la seule et unique pomme.

— Tê bourlé por on avale-royaume dè fenna !

— Mais, c'était pas une « chataigne », c'était une « bovarde » !

— Pas vrai, tu n'y connais rien !

Et patati, et patata, si bien que, depuis ce jour-là, ça n'alla plus du tout. Adam faisait la « potte » toute la journée; elle lui tournait le dos.

Au bout de huit jours, la vie devenait tellement insupportable qu'Adam, qui était au fond bonne pâte, se levait à une ou deux heures du matin, soi-disant pour aller pétrir, mais surtout pour avoir la paix.

C'est depuis ce jour-là que les boulangers ont pris l'habitude de travailler pendant que nous autres on dort.

Et c'est à cause d'une femme trop gourmande que les hommes sont dans le pétrin à partir du jour où ils entament la miché conjugale.

F. W.

QUE D'EAU !.. — Il y a quelque quarante ans, une bonne femme de Bercher est invitée par son neveu à venir en char au 23^{me}, voir le lac.

En arrivant à Lutry, son neveu lui dit :

— Tanta, vaiteé lo lé !

Et la tante de se cramponner aux jupes de sa voisine de char et de dire :

— Eh ! mon Dieu ! è-te que tot cein l'è de l'idye ?

A la caserne. — Un officier à un soldat :

— Que faites-vous dans la vie civile ?

— Je suis journaliste, mon capitaine.

— Journaliste... journaliste... Après tout, il n'y a pas de sot métier. Mr.

Au tribunal. — Le président à l'inculpé :

— Comment vous appelez-vous ?

Le prévenu, modestement :

— Oh ! m'sieu le président, mon nom ne vous dirait rien. M. C.



L'ŒUF D'OR

— Oui, David, je suis la fée Paquerette, la fiancée éternelle du Chevalier Printemps, qui me précède, vêtu de velours vert et chantant toujours, toujours, le rondel d'amour. C'est moi qui veille sur les nids et enseigne aux oisillons les premières notes de leurs chansons et les premiers gestes de leurs vols. C'est moi qui, le matin, asperge de rosée les fleurettes délicates, redresse leurs tiges encore lasses, ouvre d'un baiser leurs corolles, et donne, aux plus modestes, le trésor des parfums. C'est moi qui réveille doucement les écureuils, les marmottes et toutes les petites bêtes inoffensives qui, pendant la longue nuit d'hiver, dorment dans les terriers secrets. C'est moi qui ouvre, de mes doigts légers, la chrysalide des papillons et déplie leurs ailes froissées... Et bien d'autres devoirs, car le travail ne me manque jamais...

Ici, la fée s'interrompt, songeuse et quelque peu attristée.

— Ce serait une indicible joie si je n'avais autant d'ennemis, dit-elle en soupirant.

— Des ennemis, s'exclama Durgniat, incap-

ble d'imaginer que si exquise personne ne fût pas aimée de chacun.

— Sinon moi-même, du moins ceux que je protège. Le gel anéantit mes fleurs, les bêtes de proie s'attaquent à mes oiseaux, à mes écureuils, à mes marmottes... Que de peines pour en préserver un petit nombre ! Mais le plus cruel de tous, le plus mauvais, le plus rusé, le plus acharné, le plus inexorable, c'est l'homme !

Fée Paquerette parlait d'une voix tremblante et ne cherchait point à dissimuler sa colère.

— C'est un gredin, reprit-elle, un vrai gredin. Il tue par plaisir. Il massacre par cupidité. Il organise la destruction, il la rend inévitable. Tout cela pour gagner un peu d'or... De l'or ! De l'or ! De l'or ! Toujours sans cesse, même refrain. Et toi-même, tout-à-l'heure, pourquoi courais-tu après l'œuf qui me sert de véhicule lorsque je veux glisser sur la neige ? Oui, pourquoi, si ce n'est qu'il t'a paru précieux ? Tu l'as convoité parce qu'il brille. Tu l'aurais brisé, dépecé, fondu, réduit en menues piécettes, n'est-ce pas ?

A ce moment, devant l'irritation de cette jolie fée, David Durgniat eût aisément donné la valeur de l'œuf merveilleux pour n'être pas un de ces gredins d'hommes. C'est qu'elle n'avait point l'air commode, la petite personne ! Machinalement, il se retourna vers la paroi, cherchant si, par hasard, l'issue était réapparue. Cela fit rire la fée et apaisa sa colère.

— Tu as peur ? demanda-t-elle.

— Non, certes !

— Bravo ! Tu es fier. J'aime ça. Eh ! bien, mettons que tu n'as pas peur, mais que tu voudrais bien être loin d'ici... Qu'en dis-tu ?

— Ma foi, c'est clair. On m'attend au village.

— Ne crains rien. Tu vas y retourner. Je ne saurais que faire de toi et ne veux point te garder. Mais je désire que tu conserves un bon souvenir de la fée Paquerette. Tu es un honnête garçon. L'âge ne t'a rendu encore ni trop cruel, ni trop cupide. Promets simplement de protéger ceux que moi aussi je protège : bêtes et plantes inoffensives, mais toujours menacées. Le promets-tu ?

Loyalement, David Durgniat répondit :

— Je le promets.

— Merci.

Alors, d'une voix très douce et dans une langue que David ne comprit pas, la fée modula une phrase harmonieuse. Aussitôt, une tourterelle vola sur son épaule. L'oiseau tenait au bec un minuscule œuf d'or que sa maîtresse prit délicatement.

— Voici, dit-elle, un talisman. Je te le donne. En l'invoquant, tu pourras choisir la carrière dans laquelle tu souhaiterais de réussir et tu réussiras. Mais, prends bien garde : ce talisman ne t'obéira qu'une fois, une seule fois. Réfléchis donc avant de l'utiliser. Il y va du bonheur de ta vie. D'autre part, si tu manques à ta parole en ce qui concerne mes protégés, ce bonheur s'évanouira pour jamais.

Le petit œuf d'or au creux de la main, David Durgniat demeurait silencieux, moitié fige, moitié raisin. L'autre, le gros, lui avait joué un si méchant tour que ce diminutif le tentait peu.

— Tu n'as pas l'air content ? interrogea la fée. Souhaiterais-tu quelque autre chose ?

— Non, mademoiselle, non !

— Dans ce cas, pourquoi donc fais-tu si triste mine ?

— C'est que... mademoiselle... mademoiselle la fée... Je suis tout entrepris. Vous me dites de choisir mon sort. Je voudrais bien, mais je ne sais pas. Comment choisirais-je, ayant si peu vécu, si peu vu, si peu entendu ? Je ne suis guère sorti de nos montagnes. Quelquefois, j'ai descendu à Aigle ou à Bex, avec le père, mener des billons de sapin... On y reste une ou deux heures, pas plus. L'an passé, je suis allé sur Berne, à Zweisimmen. Et c'est tout. Comment pourrais-je devenir autre chose que ce que je suis, si je n'ai rien pour me guider.

La fée sourit.

— Très bien, raisonné, David, approuva-t-elle.